

ANNE-RACHEL HERMETET

Ambitions universalistes et « esprit français » dans le mouvement de renouveau spirituel (1910–1919)

En 1912, Riby évoque dans une lettre à Lotte, le projet de leur ami commun, Charles Péguy, qui se propose d'écrire son *Ève*, et conclut :

[...] Dante c'est un docteur, c'est un scholastique et puis enfin *ce n'est pas un Français*. Son Paradis n'est pas le même que le nôtre.¹

Si cette affirmation prête à sourire par son outrance, elle invite aussi à la réflexion par ce qu'elle suppose de repli sur soi et de gallocentrisme. Elle conduit ainsi à s'interroger sur ce qu'on entend par l'« esprit français », terme récurrent du discours sur la France, qu'il soit national ou étranger. La notion renvoie à une construction de l'imaginaire, fondée sur certaines valeurs, sur une représentation de l'identité française et elle assume clairement une fonction idéologique, mais aussi symbolique, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières. C'est en effet au nom de cette « certaine idée de la France » que les Français revendiquent une place (et une place éminente) dans le monde. Le début du XX^e siècle fournit un cadre privilégié pour cette étude de l'auto-représentation nationale car il voit s'affronter deux images de la France : l'une se réfère à la Révolution de 1789 et aux idéaux qu'elle a affirmés : liberté, égalité, fraternité, mais aussi croyance dans le progrès et culte de la raison ; l'autre s'appuie sur des valeurs d'Ancien Régime, qu'elle revendique comme telles et se proclame rurale, catholique, nationaliste. C'est dire qu'il n'y a pas définition unique de l'esprit français mais concurrence entre deux systèmes de représentation.

Dans le cadre de la problématique de ce colloque, j'examinerai le second, dans la mesure où c'est en lui que se reconnaissent la grande majorité des auteurs, penseurs, intellectuels catholiques au début du siècle, dans le contexte particulier que constitue en France la loi de séparation de l'Église et de l'État en

¹ Lettre de Riby à Lotte du 16/02/1912, citée par Henri Louette, in *Péguy lecteur de Dante*, Paris, Cahiers de l'Amitié Charles Péguy, 1968, p. 34.

1905. Je voudrais plus particulièrement interroger la relation qui s'établit entre catholicisme et nationalisme, association qui peut sembler paradoxale puisque le catholicisme a vocation à l'universalité. À ce titre, mon exposé s'appuiera sur une branche du mouvement de renouveau catholique en France : les modernistes et les catholiques sociaux, les proches du « Sillon » sont exclus de cette enquête qui s'en tiendra à ceux pour qui le renouveau spirituel se comprend comme un retour à la tradition sous la papauté de Pie X.

Quelle est, dans un premier temps, l'extension de cet « esprit français » dans le temps et dans l'espace ? ou en d'autres termes à quelle France est-il fait référence sous ce qualificatif ?

On ne s'en étonnera pas, la France catholique est une France provinciale, rurale, restée à l'écart du progrès technique. On se souvient de Barrès stigmatisant, en 1897, le « déracinement » auquel la République, par l'éducation laïque et rationaliste qu'elle dispense, contraint ses fils en les arrachant à leur province natale et à ses traditions. Cette province est le cadre de nombreux romans comme *La Terre qui meurt* ou *Le Blé qui lève* de René Bazin ou encore *Le Pays Natal* d'Henri Bordeaux². Ce n'est pas un hasard si en 1915, dans *Le sens de la mort*, Paul Bourget fait d'un soldat breton, Ernest Le Gallic, dont le nom renvoie non seulement à des racines celtes mais au-delà au gaulois le plus pur, le porte-parole d'une foi au service de la patrie et, dans le même temps, d'une patrie inconcevable sans cette foi. Pour Péguy, Massis ou Psichari, la foi en Dieu, comme le rappelle Eugen Weber dans son essai *The Nationalist Revival in France*, constitue « une confirmation ou un complément de leur foi dans la France »³. La province, dans son acception rurale, apparaît comme le lieu des vraies valeurs, où s'enracine la famille, comme le défenseur d'un monde que menace un progrès sans âme. C'est ainsi qu'on exalte la terre de France et ses paysages cultivés par des générations de paysans. On songe ici aux strophes célèbres de « Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres » dans *La Tapisserie de Notre-Dame* :

² Voir sur ce point Richard Griffiths, *Révolution à rebours*, traduit de l'anglais par Marthe Lory, Paris, Desclée de Brouwer, 1971, pp. 238-242.

³ E. Weber, *The Nationalist Revival in France. 1905-1914*, Los Angeles & Berkeley, University of California Press, 1959, p.83 : « Psichari and Massis, like Péguy, found in their faith in God a confirmation or a complement of their faith in France » (nous traduisons).

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
De loin en loin surnage un chapelet de meules,
Rondes comme des jours, opulentes et seules
Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire.

Vous nous voyez marcher sur cette route droite ;
Tout poudreux, tout crottés, la pluie entre les dents.
Sur ce large éventail ouvert à tous les vents
La route nationale est notre porte étroite.⁴

La France est une France des campagnes et des cathédrales, Chartres pour Péguy, Reims pour Claudel dans *La Nuit de Noël 1914*, le « pays de Saint Louis et de Sainte Jeanne d'Arc » qui « intercèdent pour leur patrie terrestre »⁵. Le retour au catholicisme s'affirme ainsi comme une des voies par lesquelles se manifeste un désir de retour à l'ordre face à ce que Jacques Maritain, récent converti, appelle « la vaste et charnelle futilité moderne »⁶. Face à une société perçue comme déliquescence, les jeunes catholiques se jugent investis d'une mission dans l'accomplissement de laquelle la défense de la foi se confond avec celle de l'esprit français, menacé par l'athéisme et par le rationalisme.

C'est bien contre ces deux périls qu'il faut lutter à l'intérieur des frontières nationales et il est notable que les deux sont toujours associés par ceux qui les combattent. Un courant anti-rationaliste apparaît ainsi clairement en particulier chez les néo-convertis du début du siècle. Il s'agit d'un mouvement de réaction contre ce qui est perçu comme un excès scientiste, contre un matérialisme qui éloigne de la vraie foi. A cet égard, il faut souligner l'influence qu'a eue, au

⁴ Ch. Péguy, « Présentation de la France à Notre-Dame de Chartres », *La Tapisserie de Notre Dame* (1913), *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975 (1ère éd. 1957), p. 896.

⁵ C. Melloy, *Le beau réveil. Le renouveau catholique dans les lettres*, Tours, M. Cattier, 1922, p. 9.

⁶ J. Maritain, cité dans Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui* (1913), édité par J.J. Becker, Paris, Imprimerie Nationale, 1995, p. 213.

moins dans un premier temps, l'œuvre de Bergson sur les jeunes auteurs catholiques. Dans l'enquête que mènent Henri Massis et Alfred de Tarde sous le pseudonyme d'Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, Lotte, l'ami de Péguy, affirme :

C'est l'étude de sa philosophie [=de Bergson], étude que j'ai commencée dans le plus épais matérialisme, qui m'a ouvert le chemin de la délivrance. Jusqu'en 1902, j'eus l'esprit bouché par Taine et Renan : c'étaient les dieux de ma jeunesse.⁷

En ce sens, la lecture de Bergson apparaît comme un moment de libération car il semble avoir sauvé la religion de la science en affirmant la valeur de l'intuition et de l'émotion face aux ennemis que sont Taine, Renan et Comte⁸. Emile Faguet parvient à la même conclusion lorsqu'il fait la synthèse de l'enquête sur la jeunesse menée par la *Revue hebdomadaire* en 1912. Envisageant un échantillon social plus large que celui d'Agathon, la revue donne la parole à des représentants de toutes les catégories sociales, des agriculteurs aux étudiants, des membres du clergé aux militaires, à l'exception notable des ouvriers. Faguet met en évidence « pour les 'littérateurs', l'influence des deux grands penseurs, des deux surhommes de notre époque, M. Bergson et M. Barrès » et poursuit : « la réaction est très forte, plus forte que je n'aurais cru contre Auguste Comte, Taine et Renan qui ne sont plus nommés, quand ils le sont, qu'avec la dernière expression du mépris. »⁹. L'anti-intellectualisme est ainsi un des traits marquants de la jeunesse catholique française de 1913 au point qu'un auteur qui n'est leur aîné que de peu et qui partage leur foi, Ernest Psichari, éprouve le besoin de rappeler que la tradition française est avant tout une tradition de l'intelligence

Ces jeunes gens croient revenir à une plus grande simplicité. Ainsi s'éloignent-ils un moment de la véritable tradition française à laquelle ils pensent sans cesse se rattacher. Celle-ci s'est faite de haute culture, de fin humanisme, de noble désintéressement spirituel. [...] Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux.

⁷ Cité par Agathon, *op. cit.*, p. 116.

⁸ Voir à ce sujet R. C. Grogan, *The Bergsonian Controversy in France 1900-1914*, The University of Calgary Press, 1988, ch. VI.

⁹ É. Faguet, « L'Enquête sur la jeunesse de la *Revue hebdomadaire* », *Revue hebdomadaire*, 20/07/1912, pp. 301-302.

Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise.¹⁰

Psichari met ainsi en lumière l'autre grande lignée dans laquelle s'inscrit l'esprit français, celle de la courtoisie et de la délicatesse du cœur, de la précision de l'analyse et de l'élégance de l'expression, incarnée au plus haut degré dans les auteurs du XVII^e siècle et, parmi eux, en Pascal et en Racine. Un autre participant à l'enquête d'Agathon, Henri Hoppenot, élève de Sciences-Po et futur diplomate, peut ainsi déclarer, pour expliquer son patriotisme :

[...] revenu de la griserie où me plongeait, moi aussi, la première lecture des Slaves et des Germains, je m'aperçus que tout cela était très beau, mais n'était pas moi. Je jouissais de ces œuvres mais je ne pouvais en vivre ; à vrai dire même, je n'en jouissais pas entièrement car on ne jouit que de ce que l'on pourrait créer et si j'ai virtuellement en moi la puissance d'écrire *Bérénice*, je n'ai point celle d'écrire *Résurrection*. J'ai quitté Goethe pour Racine et Mallarmé, Tolstoï pour Balzac et Stendhal. J'ai senti que je me réalisais, que je me possédais, que je vivais dans la mesure même où ceux dont je faisais ma nourriture spirituelle étaient de ma chair et de mon sang. [...] Ceux qui s'opposent à leur influence sont les ennemis de ma patrie, de moi-même. Je lutterais avec la même énergie pour conserver un sonnet de Ronsard ou une province de l'Est, un tableau de Poussin ou un paysage de l'Île de France.¹¹

L'affirmation de la suprématie de la littérature nationale, de la culture nationale constitue ainsi un des fondements de l'identité française. Il faut noter toutefois que cette position n'est pas l'apanage des milieux catholiques et qu'elle parcourt l'ensemble du champ intellectuel (qu'on songe par exemple aux postulats des fondateurs de *La NRF* en 1909).

Ce qui distingue en revanche les auteurs catholiques est l'insertion de ces qualités dans une définition plus large de la mission de la France dont ils rappellent constamment qu'elle est et restera la fille aînée de l'Église et qu'à ce titre elle a des devoirs devant Dieu et devant les hommes. C'est ainsi que chez Péguy mais aussi chez Claudel ou Psichari, les Français apparaissent comme un peuple élu, rempart de la civilisation et de la religion puisque l'une ne saurait aller sans l'autre. L'un des textes les plus clairs à cet égard me semble être « Deuxième suite de notre patrie », issu de la crise franco-allemande de 1905. Dans un long développement, impossible à citer intégralement et difficile à

¹⁰ Cité dans *Agathon, op. cit.*, p. 201.

¹¹ *Ibid.*, p. 182.

fragmenter, Péguy énonce en quoi la France est « un peuple unique parmi les peuples modernes, le seul dont la destinée fût éminente et singulière », « le seul qui dans les aberrations du monde moderne eût conservé la droite ligne de ce qu'était l'ancienne humanité », « le dernier peuple humain vraiment ; le dernier survivant des anciens âges, le dernier témoin de l'intelligence du monde », « le dernier témoin dans les barbaries du monde moderne de ce que fut la vieille idée de l'humanité »¹². Le nationalisme rejoint ainsi le catholicisme, comme l'affirmait déjà Brunetière en 1898 : « Partout où j'ai passé, j'ai pu constater que le catholicisme c'était la France et la France c'était le catholicisme ». Saint Thomas lui-même est cité comme référence en faveur de cette thèse puisqu'un collaborateur de la *Revue de la jeunesse*, M. B. Schwalm s'appuie, en 1910, sur un passage de la *Summa* (« Après Dieu c'est à ses parents et à sa patrie que l'homme est le plus redevable. [...] C'est pourquoi le culte dû à Dieu renferme en soi comme une de ses déterminations particulières, le culte dû aux parents et à la patrie ») pour lier substantiellement patriotisme et religion et faire de la mort pour la patrie une forme de martyre¹³.

Il ressort ainsi clairement des écrits de nos auteurs que la France est investie d'une mission à la fois spirituelle et temporelle, que Dieu a mis les Français sur terre pour qu'ils combattent pour lui. Ce thème parcourt la production catholique de l'époque, dans les essais, comme celui de Camille Melloy, qui parle de la France en termes de « race généreuse qui donna – et devait donner encore – des légions de saints, de génies et de héros chrétiens »¹⁴, comme dans *Le Mystère des saints Innocents* de Péguy :

Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille
(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade)
[...] C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,
Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.
[...] Or ces Français comme ils sont, ce sont mes meilleurs serviteurs.

¹² Ch. Péguy, « Deuxième suite de notre patrie » (1906) in *Par ce demi-clair matin*, Paris, Gallimard, 1952, p. 54.

¹³ Cité par Elizabeth Frazer dans : *Le renouveau religieux d'après le roman français de 1886 à 1914*, Paris, Les Belles Lettres, 1934, p. 93.

¹⁴ C. Melloy, *Le beau réveil*. Le renouveau catholique dans les lettres, Tours, M. Cattier, 1922, p. 6.

Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats dans la croisade.
Or il y a toujours la croisade.
Enfin ils me plaisent. C'est tout dire.¹⁵

« Croisade », le grand mot est prononcé. La France doit retrouver l'esprit qui présida à celle-ci pour se défendre mais aussi pour défendre l'humanité tout entière contre la barbarie.

Nous avons montré plus haut comment, à l'intérieur, celle-ci prend le visage du rationalisme ; il existe aussi une barbarie extérieure qu'incarnent deux pays, l'Allemagne et les États-Unis. L'hostilité à ces derniers ne saurait surprendre si on se réfère au rejet du matérialisme que manifestent nos auteurs. Celui-ci ne date pas de leur génération ; je citerai pour mémoire la fin d'*À rebours* où des Esseintes s'emporte contre « l'aristocratie de l'argent », « le califat des comptoirs, le despotisme de la rue du Sentier, la tyrannie du commerce aux idées vénales et étroites, aux instincts vaniteux et fourbes ». Cette déchéance vient tout droit d'Outre-Atlantique :

C'était le grand baignoire de l'Amérique transporté sur notre continent ; c'était enfin, l'immense, la profonde, l'incommensurable goujaterie du financier et du parvenu, rayonnant, tel qu'un abject soleil, sur la ville idolâtre qui éjaculait, à plat ventre, d'impurs cantiques devant le tabernacle impie des banques !¹⁶

Culte de l'argent, matérialisme à outrance, l'image des États-Unis ainsi forgée perdure dans les premières années du vingtième siècle. Dans un registre non littéraire André François-Poncet met en garde ses contemporains contre l'américanisme :

J'aurais souhaité que vous accusiez ce qui manque à la jeunesse actuelle, et, à mon sens, c'est la bonne grâce, l'élégance, l'ironie, fort compatibles avec les qualités dont vous la louez. Voyez-la en société ; voyez comment elle se comporte avec les femmes ! En vérité, j'ai peur qu'il ne faille réagir avant peu contre une influence excessive de l'américanisme, pour garder à la manière d'être française ce charme et cette aimable politesse qui la distinguaient jadis et que le sport pourrait bien avoir compromis !¹⁷

¹⁵ Ch. Péguy, *Le mystère des Saints Innocents* (1912), Œuvres poétiques complètes, op. cit. pp. 741-743.

¹⁶ J. K. Huysmans, *À rebours* (1884), Paris, Garnier-Flammarion, 1978, pp. 239-240.

¹⁷ A. François-Poncet, in *Agathon*, op. cit., p. 187.

C'est en ce sens que certains acteurs du renouveau catholique critiquent le philosophe William James, par ailleurs une des références du mouvement, pour sa pensée « 'bien américaine... faite pour l'homme qui veut un rendement en espèces ' »¹⁸.

Si ce courant anti-américain est clairement perceptible, le véritable ennemi, on le sait, est l'Allemagne contre laquelle se déchaînent toutes les plumes en particulier après les crises de 1905 puis de 1911. Claude Digeon analyse, dans son étude consacrée à « la crise allemande de la pensée française » les grandes étapes des relations franco-allemandes entre 1870 et 1914¹⁹. Il souligne que l'influence intellectuelle des penseurs allemands à la fin du XIX^e siècle est contrebalancée par une réaction violemment germanophobe autour de Barrès et de Maurras. Les attaques contre la Sorbonne germanisée se mêlent aux discours de reconquête de l'Alsace-Moselle. Les réactions s'organisent autour de deux axes : un discours revanchard et un anti-intellectualisme se réclamant de la tradition française face au prestige dont jouissent, dans les milieux intellectuels, les philosophes allemands et, parmi eux, Kant et Schopenhauer, « source féconde » selon Louis Rouzic en 1919 de tous les maux et surtout de la démoralisation nationale :

À genoux devant l'ancien vainqueur, nous admirions tout de lui, nous recevions de lui les doctrines démoralisatrices, alors même que lui, n'estimant pas notre descente assez rapide, construisait déjà sur notre sol les assises où reposeraient ses canons destructeurs.²⁰

L'Allemagne apparaît ainsi comme le pays de la force brutale, d'un protestantisme qualifié d'hérétique face auquel la France devient le dernier bastion de la civilisation. Il s'établit un lien très net et très étroit entre le sort de la France et celui d'un monde libre dont elle devient le symbole. Péguy peut ainsi écrire, imaginant, dans « Deuxième suite de notre patrie », une nouvelle guerre entre les deux pays :

¹⁸ Critique citée par M. Milhac, avocat à la Cour et ancien élève de Sciences Po in *Agathon*, op. cit., p. 190.

¹⁹ C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, P.U.F., 1992 (1ère édition : 1959), ch. X.

²⁰ L. Rouzic, *Le Renouveau catholique. Les jeunes avant la guerre*, Paris, Tequi, 1919, p. 18.

Victorieuse la France, la face de la terre était changée ; c'est la grandeur unique de la France, et l'un des signes infailibles de sa destination que cet indice : que ses événements ne sont jamais indifférents dans l'histoire du monde, qu'ils y sont capitaux au contraire, déterminants, prédéterminants même, en ce sens qu'ils montrent le chemin de l'humanité ; [...] la France vaincue, tout le monde retombait dans la barbarie et dans la servitude ; victorieuse la France, tout le monde obtenait sa propre libération, toutes les nations rentraient dans l'humanité.²¹

Le salut est ainsi fondamentalement lié à la victoire sur l'Allemagne. Il n'est pas étonnant alors que la première guerre mondiale exacerbe l'exaltation de la France. J'en prendrai deux exemples ; le premier figure dans *Le sens de la mort* de Paul Bourget, paru en 1915. Racontant les premières semaines de conflit à ses cousins, le lieutenant Le Gallic déclare :

Et nous les aurons, mon cousin. Entendez-vous : j'en suis sûr. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? [...] Vaincue la France périrait et elle ne doit pas périr parce qu'elle reste le grand pays catholique. Mais oui, malgré son gouvernement, ses électeurs, ses codes, ses journaux, malgré tout. [...] Nous allons vaincre parce que Dieu va être avec nous²².

En plaçant ces propos dans la bouche de son personnage, Bourget souligne le lien nécessaire entre la France et Dieu qui ne saurait abandonner son enfant à l'heure du plus grand péril. Symétriquement, les Français doivent se battre parce que défendre la France, c'est défendre le catholicisme dans son universalité²³. C'est ainsi que dans une pièce peu connue de Claudel, *La Nuit de Noël 1914*, Jacques, un instituteur laïque, converti à l'instant de sa mort parce que la balle qui l'a frappé a tué en même temps un séminariste proclame :

Les autres peuples peuvent parler de Dieu, qu'est-ce que cela leur fait ? Ce n'est qu'un mot pour eux comme un autre et non point cette chose si sacrée dans le cœur comme le nom de notre mère qu'on n'aime pas à le faire sortir.²⁴

Et plus loin :

²¹ C. Péguy, *op. cit.*, p. 56.

²² P. Bourget, *Le sens de la mort*, Paris, Plon, 1932 (1^{ère} édition : 1915), p. 45. voir R. Griffiths, *op. cit.*, p. 267.

²³ Voir R. Griffiths, *op. cit.*, p. 265.

²⁴ P. Claudel, *Nuit de Noël 1914*, (1915), Théâtre, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. II, 1965, pp. 587-588.

Contre leur Goethe et leur Kant et leur Nietzsche et tous ces souffleurs de ténèbres et de pestilence dont le nom même fait horreur

Et contre leur père à tous, l'apostat Martin Luther, qui est avec le Diable !

C'est Dieu même que nous défendons, ceux-là mêmes qui ne savent pas son nom.

Car chaque peuple est né pour lui-même, mais la France est née pour tout l'univers afin qu'elle lui porte la joie !

Ce n'est pas seulement son corps qu'elle défend, c'est son âme qui est à tout l'univers, ce n'est pas sa vie seulement qu'elle défend, c'est la parole de Dieu à tout l'univers, qui est l'éternelle joie dans l'éternelle liberté !

Et si elle doit se taire et si Dieu doit cesser de parler français, elle sait que ce jour-là il vaut mieux pour elle être morte !²⁵

Au-delà de l'outrance qu'impliquent sans doute les circonstances dans lesquelles Claudel écrit ces lignes, elles paraissent révélatrices par leur véhémence même de l'arrière-plan des discours sur la France. Leurs auteurs entendent bien dans « catholique » l'appel de l'universel mais cet universel est pour eux clairement français au point qu'il semble bien que les trois mots, catholique, français et universel, se confondent pour eux.

Il est alors tentant de comparer ces discours à ceux que tiennent les partisans de l'autre France, celle des idéaux de 1789. Là aussi, il est question d'universels, de valeurs que la France se sent autorisée à diffuser, voire à imposer au monde. Si les oppositions idéologiques sont radicales, il n'en demeure pas moins que dans un cas comme dans l'autre la France est placée au-dessus des autres nations. Qu'on la définisse par une foi séculaire en Dieu ou par une autre plus récente en la liberté, la raison et le progrès, l'identité nationale est délibérément proposée comme modèle au reste de l'humanité. L'esprit français apparaît alors comme le paradigme de toute culture, de toute civilisation. Alors que son poids s'amenuise dans une Europe dont les équilibres se modifient, c'est là le dernier bastion à défendre pour une France qui refuse d'admettre que sa place effective dans le monde n'est pas celle que fantasme l'imaginaire national.

²⁵ *Ibid.*, p. 589.

ANNE-RACHEL HERMETET

Université de Lille 3, Lille

Courriel : anne-rachel.hermetet@wanadoo.fr